

Ce fut en vain ; Marie était folle, folle d'amour, folle de dévouement, folle de douleur ! Son bel épagnéal la suivait en tous lieux ; ami fidèle il était devenu gardien vigilant ; on eût dit que l'intelligent animal comprenait que la pauvre jeune fille, privée de raison, ne pouvait plus se guider seule.

Elle se plaisait à parer sa belle chevelure blonde d'une couronne de bruyère, car une lueur de souvenir, glissant à travers son intelligence éteinte, lui rappelait que Gabriel lui en avait donné une semblable.

Le bon recteur ne la quittait pas non plus ; il la suivait aussi dans ses courses au travers des forêts et des landes. Bien souvent Marie se rendait jusqu'à la chapelle gothique où, pour la dernière fois, elle avait vu son ami : alors elle se mettait à genoux sur les marches usées et priait. Sa figure avait pris une teinte blanche comme le marbre, ses longs cheveux tombaient confusément sur ses épaules, auxquelles ils servait de voile. L'air inspiré qui illuminait son regard lui donnait de la ressemblance avec les admirables vierges que devina le pinceau chrétien d'Andre del Sarte et de Raphaël.

Madame de Rambert ne laissait pas écouler un seul jour sans venir voir Marie ; elle l'entourait de soins et de tendres paroles, elle implorait son pardon de la pauvre enfant, comme si elle eût pu la comprendre encore, elle l'entretenait de Gabriel et pleurait avec elle ; depuis le jour fatal qui l'avait privée de son fils, le caractère de cette femme s'était transformé.

D'altière elle était devenue bienveillante ; les domestiques, habitués à trembler à sa voix, ne comprenaient rien à ce changement si subit et si profond... Elle pensait que Dieu l'avait punie bien cruellement, mais que sa punition était juste et elle lui offrait sa douleur en expiation de ses fautes.

M. Morin voyant la raison de Marie perdue pour toujours, ressentit une douleur trop violente pour sa santé déjà débilite et chancelante ; le pauvre veillard fut pris d'une fièvre qui en peu de jours le conduisit aux portes du tombeau.

Le recteur amena Marie au chevet de son père pour recevoir sa dernière bénédiction. Sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, elle s'agenouilla sous la main tremblante du vieillard, qui la bénit en disant :

— Adieu ma fille, je vais retrouver ton âme qui est au ciel, je ne laisse sur terre que ton corps ; sois bénie. — Monsieur le recteur, ajouta-t-il en s'adressant au vénérable ecclésiastique, je recommande mon enfant à votre charité pieuse et bonne, ne l'abandonnez jamais.

— Mon digne ami, dit le recteur, emportez au ciel l'assurance que Marie trouvera dans ma tendresse un second père, un autre protecteur. Je veillerai sur elle comme sur un dépôt sacré, que je tiens de Dieu.

A CONTINUER.

LE CANARD

MONTRÉAL, 8 NOVEMBRE 1879.

Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 3 centins, payables toutes les quatre semaines.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Nous prions nos agents, à qui nous avons envoyé les comptes dernièrement de nous en faire parvenir le montant au plus tôt.

GODIN, MONDOU & Cie.,

No. 8 Rue Ste. Thérèse,
Montréal.

"Le Père Louison au Canard."

QUEBEC, 5 NOVEMBRE, 1879.

MON CHER CANARD,

Je suis abasourdi, tout épaté comme disait en son temps mon vieil ami Buies. Dans l'espace de deux jours j'ai vu mourir un ministre et j'en ai vu naître un autre. Y a-t-il pas un homme bien éduqué qu'on appelait Bas-de-Soie ou Basuet qui a fait de belles phrases sur les empires qui tombent. C'est de valeur que je sois pas aussi capable que ce Monsieur là, j'en ferais moi aussi des belles phrases sur ce que je viens de voir. On ne se reconnaît plus à Québec, il n'y a plus moyen de rien y comprendre ; gouverneur, ministres, tout est changé. Du train que les choses vont, chacun va avoir son tour, et, ma parole d'honneur, je crois que j'ai une chance comme les autres.

Je rencontre l'autre jour un employé qui en m'apercevant me fait un salut long comme d'ici à de main. Comme il n'avait pas coutume de me traiter aussi poliment, je lui demande ce que ça signifie : "Mais, me dit-il, ne sais-tu pas que tu peux être mon ministre d'un jour à l'autre." Après tout, que je dis, c'est bien vrai, Chauveau a bien eu son tour. Il suffit d'avoir du toupet et de dire, un matin : "J'sus pour la coalition." On dit ça fort, un peu, un message vous entend, il court vite dire ça à Chapleau ou à Sénecal, et dix minutes après on vous offre un porte-feuille. Pas plus difficile que ça. Depuis que Wurtel a commencé à faire de la coalition en devenant conservateur comme moi tout le monde a voulu en faire autant. Ça été d'abord Chauveau, ensuite Turcotte, et puis Paquet, Flynn, Fortin, jusqu'au gros Racicot. Wurtel aurait dû prendre une patente, car comme tous les inventeurs, il va être le dernier à profiter de son invention.

Mon parent Tachette Prudhomme disait, lui, que la coalition, c'était de la collision, moi je crois que c'est une espèce de maladie

comme la fièvre écarlate ou l'épisorie qui s'attrape. Il me semble que je commence à l'avoir moi même depuis que j'ai couché dans la même chambre que Chauveau.

Maintenant il faut que je te dise qu'à Québec il y a des gens furieux dans les deux partis. Je rencontre un libéral, il me dit : "j'aurais été pour une coalition, moi, mais pense-t-on que les libéraux sont assez fous pour croire qu'on fait une coalition, quand on débauche deux ou trois individus en leur promettant des porte-feuilles ou des places ?" Un instant après, je rencontre Tarte ; il me donne la main et me dit : "Dites moi donc, père Louison, où allons-nous ? Avez-vous jamais vu une pareille sottise ? Quand on pense qu'on met de côté les conservateurs de Québec pour faire entrer dans le gouvernement deux transfuges ! Ils appellent ça de la coalition. Je vas leur en servir de la coalition, moi, à ma tranière, vous allez rire, père Louison."

J'avais à peine quitté Tarte que je rencontre M. X..., un homme nodéré et impartial. Après quelques tristes réflexions sur la situation du pays, il dit : "Père Louison les libéraux n'ont pas besoin de tant se scandaliser, n'ont-ils pas fait ce que les conservateurs font, quand ils ont pris Turcotte et Chauveau pour avoir la majorité. Quant à moi, ne faisant presque plus de différence entre les hommes, je vas attendre ce qu'ils vont faire pour les juger."

Comme tu vois, mon cher Canard, les affaires sont embrouillées ici. Si tu savais tout ce qu'on dit ici de Chauveau, de ses relations avec Cimon et autre chose que j'ose pas dire, mais qu'on finira par savoir.

Tiens, je termine, car je parle trop.

LE PERE LOUISON.

UN CELEBRE PARI A QUEBEC.

Il n'y a qu'à Québec que ces choses-là arrivent.

Tous ceux qui ont mis le pied dans la capitale, connaissent Laforce, le fameux Laforce, l'aimable Laforce, le bon Laforce, le roi du restaurant québécois. Ce n'est pas un bêta, tant s'en faut. Eh bien, l'autre jour il s'est fait rouler tout de même d'une belle manière.

Un individu, un bon, tout le monde le connaît, de sorte que je n'ai pas besoin de le nommer, se présente au "Chien d'or" et se fait servir tout ce qu'il peut s'imaginer de plus soigné, mais là, aux petits oignons ! Le garçon s'étonnait d'une pareille consommation ; mais soupçonnant peut-être que notre bohème avait hérité, il servait, servait, servait toujours.

A la fin, le quart d'heure de Rabalais étant arrivé :

— Garçon, allez me chercher le propriétaire, dit le consommateur en se frappant sur la bedaine, et plus vite que ça !

Et Laforce, le gai, le joyeux, le brave Laforce se présente, le sourire aux lèvres :

— Qu'est-ce qu'il y a à votre service, monsieur !

— Laforce, amphytrion sans pareil, restaurateur sans parallèle, dans l'histoire québécoise, vous à qui l'antiquité eut élevé des statues, vous contre qui il n'y a point de résistance, enfin ! j'ai fait une gageure.

— Une gageure ? C'est très bien, j'espère que vous la gagnerez.

— Bravo ! je vous reconnais là, Laforce de mon cœur. Vous espérez que je gagnerai ma gageure, n'est-ce pas ?

— Oui, certainement.

— Eh bien, cela dépend de vous.

— Vraiment ? Diable !

— Oui, j'ai parié que je viendrais chez vous, que je me ferais servir vos mets les plus délicats, vos vins les plus chouettes, — et Dieu sait si votre cave est bien remplie, hein ! — et puis que je vous paierais avec une chanson. Voyons, vous êtes un bon garçon, faites-moi gagner mon pari !

— Sapristi ! dites donc, je suis bon garçon, c'est vrai ; mais ce n'est pas une raison pour que l'on me paie avec des chansons.

— Ah ! bah ! vous ne voudriez pas me faire perdre ma gageure.

— Mais sapristi ! pourquoi n'avez-vous pas gagé ce que vousiriez diner comme ça chez Russell ?

— Allons donc ! un homme qui a du goût.....

Laforce commençait à plier ; on le prenait par son sensible ; et puis comme nous l'avons dit déjà, c'est un si bon zigage. Mais en même temps, comme c'est une fine mouche :

— Tenez, dit-il, la chose est impossible, voyez vous ; ça ne serait pas honnête ; je ne puis pas me faire votre complice pour dépouiller votre adversaire.

C'était jouer serré ; mais il avait affaire à forte partie

— Comment cela ? reprit le débiteur ; mais si je vous payais avec une chanson, et que vous fussiez satisfait ?

— Ah ! vous ne me ferez pas avaler ça, par exemple ; vous pouvez avoir une jolie voix, mais ça ne vaut pas le bel argent sonnante ; mettez ça dans vos papiers.

— Non ? eh bien, je m'en rapporte à vous ! Si je vous chante une chanson qui vous plaise, la prenez-vous argent comptant ?

— Oh ! oui, par exemple, mais je vous en défie bien.

Et notre farceur de se mettre à chanter plusieurs chansons de suite. Mais chaque fois qu'il demandait à Laforce, si celle-là lui plaisait, celui-ci répondait invariablement :

— Non, non, non c'est inutile.

Enfin, de guerre lasse, le chanteur prend un air découragé, tire son porte-monnaie de sa poche, l'ouvre, met la main sur un billet de banque, et entonne de sa plus belle voix :

"Allons, puisqu'il le faut, Si rien ne peut vous vaincre, Je me laisse convaincre Et solde mon écot !..."

Ah ! mon gaillard, je vous vois sourire ; je parie que celle là vous plaît.